

ment. Les sauvages étaient meurtris, et le sang leur ruisselait de la tête; ils recommencèrent ce jeu, et les femmes se battirent aussi en se prenant les unes les autres par les cheveux, se donnant des coups de poings, s'égratignant et s'arrachant les plaques de bois des lèvres et des oreilles. Elles hurlaient et sanglottaient; c'était un vacarme épouvantable. Si en se roulant par terre elles s'approchaient trop des hommes du parti opposé, ceux-ci ne s'abaissaient pas jusqu'à les frapper, ils se contentaient de les repousser avec leur bâton ou leur pied. Les femmes et les enfans restés dans les cabanes mêlaient leurs lamentations aux cris des combattans, et augmentaient cet horrible tapage.

Au bout d'une heure de combat les champions parurent en avoir assez; quelques-uns cependant firent parade de constance en s'adressant de nouveaux défis; un des capitaines entre autres, ne cessa le chant de guerre que lorsque les blancs l'y eurent invité en lui adressant des complimens sur sa bravoure. La cause de la querelle venait de ce que l'un des combattans avait chassé avec sa troupe sur le terrain que l'autre s'était réservé. On conviendra que c'est à peu près comme chez les nations civilisées.

Le prince revint à Belmonte, fit diverses excursions, et partit définitivement de cette ville

en décembre. Le Rio-Pardo forme la limite entre le territoire de Belmonte et celui d'Ilheos qui est fertile et bien arrosé. On y récolte beaucoup de coton et de sucre, et l'on en exporte de beaux bois de construction et de teinture.

Ilheos tire son nom de plusieurs petits îlots rocailleux situés à l'embouchure d'un fleuve, sur la rive gauche duquel la ville est bâtie. Elle est fort ancienne, triste et peu vivante. Les provisions de tout genre y sont rares par un effet de l'indolence des habitans. Cependant le port, quoique petit, est sûr et bien abrité. Les forêts s'avancent à peu de distance de la ville. Sur les bords du Taïpe, fleuve voisin, les fazendas ne commencent que près de son embouchure. L'on pourrait y cultiver le café. A peine y récolte-t-on assez de manioc pour se nourrir.

Le 21 décembre le prince quitta Villa-dos-Ilheos avec toute sa troupe, pour aller par terre vers les confins de la province de Minas-Geraes; les mulets chargés formaient le gros de la caravane. Les chasseurs se répandaient dans les forêts. On fut obligé de franchir des montagnes qui fatiguèrent beaucoup les mulets, dans les ravines ils enfonçaient profondément dans la boue; il fallait faire halte, ôter la charge de dessus le dos de l'animal, abattre les arbres les moins gros, les étendre sur le chemin, les recouvrir de feuilles de palmiers ou de



branchages, et former ainsi une chaussée pour sortir de ces mauvais pas.

Quelquefois des arbres gigantesques renversés en travers de la route bouchaient le passage. Dans ces cas là on ouvrait un sentier latéral dans la partie la plus touffue du bois. Le trajet des torrens n'était pas non plus facile. Les Indiens qui accompagnaient la troupe rendaient de grands services dans ces occasions. Ils plaçaient une poutre sur les deux bords de l'eau, et avec le secours de ce pont étroit transportaient tout le bagage sur leurs épaules. On avait plus de peine à faire passer les mulets quand les bords des torrens d'eau étaient escarpés.

Les désagrémens de la route étaient augmentés par la pluie qui tombait à torrens. Chemin faisant on rencontra des plantations; elles annonçaient l'approche de San-Pedro d'Alcantara, misérable village qui ne consiste qu'en une dizaine de cabanes en terre; sa population est très-mélangée.

On se remit en route le 6 janvier 1817. A mesure que l'on s'éloigne des plaines basses et humides de la côte maritime, le sol s'élève insensiblement, et devient plus sec; les arbres sont moins hauts; la terre, dans ces forêts, est tapissée de bromelia, dont les feuilles armées de piquans sont très-incommodes pour les chasseurs brési-

liens qui vont toujours pieds nus, et de capim de sabelé, joli graminée qui fournit une bonne nourriture aux mulets et aux chevaux: indépendamment des bromelia, des mimosa et d'autres plantes épineuses fatiguent le voyageur. On appelle ces forêts basses des *catingas*. Les gens de la caravane crurent qu'ils n'en pourraient pas sortir sans y laisser leurs vêtemens; ils avaient le visage, les mains et les pieds ensanglantés. Pour comble de désagrément on rencontrait souvent des nids de guêpes qui piquaient les hommes et les animaux: les uns s'emportaient, les autres gémissaient.

On apercevait çà et là des traces du séjour des Indiens Camacans dans ces régions. Comme leur village n'était pas très-éloigné, le prince y envoya chercher des provisions, car on ne prenait plus de poissons dans l'Ilheos dont on suivait les bords depuis quelques jours, et l'on était réduit à la farine de manioc et à la viande sèche.

Ces Camacans ou Mongoyos sont placés un peu moins bas sur l'échelle de la civilisation que les Botocoudis et les Patachos. Ils cultivent la terre, et depuis un certain temps ont vécu en paix avec les Européens. Les uns laissent croître leurs cheveux si longs qu'ils leur donnent un air farouche. Les émissaires du prince revinrent du village de ces Indiens sans avoir pu s'y procurer



du maïs. Ils ramenèrent deux hommes qui se montrèrent plus habiles chasseurs avec leurs flèches que les Européens et les Brésiliens avec leurs fusils.

On était au milieu de l'été de ces régions australes, le 22 janvier vers trois heures après midi ; le thermomètre à l'ombre marquait 24 degrés et demi, et au soleil 31. Le lendemain le temps fut très-orageux ; le tonnerre gronda avec violence, on ne vit pas un seul éclair : il tomba des torrens de pluie. La rivière était si gonflée que les poissons devinrent très-rares ; d'un autre côté l'humidité rendait la chasse plus difficile. Les hommes et les animaux souffraient de la disette.

Après vingt-deux jours de voyage au milieu des forêts vierges, sans avoir vu une seule habitation humaine, les voyageurs arrivèrent à Béruga, petit hameau sur une rivière de même nom, qui se jette dans le Rio-Pardo. Trois familles de gens de couleur y vivent dans des maisons en terre couvertes d'écorces. Des Camarcans se sont établis dans une cabane peu éloignée.

On ne put s'approvisionner à Beruga que d'un peu de farine de manioc et de haricots noirs. On s'y reposa, et l'on fit une pêche abondante dans le Rio-Pardo ; l'on partit le 29 ; l'on gravit sur des montagnes, dont on ne put atteindre le sommet qu'en une heure, quoiqu'elles s'élèvent

par une pente douce, et l'on observa qu'au delà de la région montueuse les arbres étaient plus bas qu'auparavant. Tout annonce un pays plus haut et plus sec. La chaleur était très-forte dans ces forêts qui donnent peu d'ombrage. En sortant de leur enceinte on aperçut une plaine ouverte tapissée d'herbes et d'arbrisseaux, bornée au loin par des montagnes boisées et arrondies, et en quelques endroits des champs cultivés. Leur vue répandit la joie dans la troupe. On se félicitait d'avoir si heureusement surmonté les fatigues du voyage à travers les forêts ; on apprit depuis que rarement ce trajet a lieu sans accident lorsque les pluies inondent ces contrées.

L'on reçut l'hospitalité dans une belle fazenda au milieu de la vallée de Barra-da-Varéda, arrosée par une rivière de même nom qui au sud-est tombe dans le Rio-Pardo. Le 8 février l'on se remit en route dans le *Sertam*, l'on nomme ainsi le pays haut et sec dont l'air est bien plus sain que celui des régions basses et marécageuses. Les forêts y sont un peu plus élevées que les catingas. A mesure que l'on avance, on le trouve plus ouvert et plus uni. Les termites et les fourmis y sont très-nombreuses : elles y construisent de grands tertres coniques qui ont souvent cinq à six pieds de haut, et en suspendent de semblables aux branches des arbres et aux tiges des cactus. La



Providence a placé dans ces campagnes, pour prévenir la trop grande multiplication de ces insectes, un pic qui se pose sur ces nids, et à coups de bec les perce et en dévore les habitans. Ces fourmis ont aussi à redouter les tamanoirs et des oiseaux qui les poursuivent et les détruisent. Du reste les fourmis ne sont pas le plus grand fleau du Sertam, l'on a bien plus à redouter l'excès de la sécheresse. Depuis deux ans le manque de pluie y avait causé des dommages incalculables.

Quand le prince arriva dans ces contrées hautes, il y tombait des torrens de pluie. Après avoir quitté Vareda il traversa des prairies marécageuses qui étaient couvertes d'eau, de forêts, de catingas; cette sorte de bois revêt le pays âpre qui s'étend jusqu'aux frontières de Minas-Geraes. Il est un peu montagneux et entrecoupé de ravines. Insensiblement le terrain s'abaisse, et les arbres diminuent aussi de hauteur dans la même proportion jusqu'à ce que l'on arrive en vue de Campos-Geraes. Ce sont des plaines immenses, dénuées de forêts, ou bien des collines à pentes douces qui se prolongent en chaînons, et qui sont tapissées de grandes herbes sèches ou parsemées çà et là de quelques arbrisseaux. Le Rio San-Francisco y prend sa source; les bords des rivières et des ruisseaux sont garnis de forêts.

La saison des pluies touchait à sa fin lorsque

le prince atteignit les Campos-Geraes où il séjourna quelque temps. La sécheresse y était déjà considérable. La température était rude, froide et désagréable. Le matin, par un temps de brouillard, le thermomètre se tenait à 14 degrés; par un temps sec accompagné de quelques rayons de soleil, ou bien par un temps couvert et venteux, il montait à 19 degrés et demi.

Cette contrée est peu habitée par les hommes; la plupart sont des vaqueiros ou gardiens de troupeaux. En revanche le prince y trouva beaucoup d'animaux curieux.

Bientôt le ciel s'éclaircit, la chaleur devint très-forte; à midi le thermomètre à l'ombre se soutenait à 20 degrés; exposé au soleil, il s'élevait à 50 degrés et demi. On souffrait d'autant plus de l'ardeur des rayons du soleil, que l'absence totale de forêts et d'arbres privait de tout abri. Ce changement soudain produisit un effet fâcheux sur la santé du prince. Attaqué d'une maladie qui aurait pu avoir des suites plus sérieuses, s'il l'eût négligée, il fut obligé de renoncer à son projet de pénétrer dans la province de Minas-Geraes; il suivit, pour retourner vers la côte, en partie la même route par laquelle il était venu. Lorsqu'il fut parvenu à Varedas, il prit plus au sud-est, se trouva sur les bords du Rio das Contas, puis descendit dans la vallée baignée par le



Jiquirica , petite rivière qui forme de belles cascades.

Tandis qu'il voyageait tranquillement avec sa troupe , il fut arrêté par des miliciens qui le prirent pour un espion anglais, et dépouillé ainsi que son monde de toute espèce d'armes , même de couteaux et de canifs. On les conduisit ensuite comme prisonniers à la petite ville de Nazareth, où le capitaine Mor, après avoir bien considéré le passeport du prince, lui dit que cette pièce, quoique conçue en termes très-favorables, ne lui paraissait cependant pas suffisante, qu'il allait l'envoyer au gouverneur de Bahia, et qu'en attendant la réponse, tous resteraient aux arrêts.

Après trois jours de captivité, le prince sortit de prison, profita d'un navire qui partait pour Bahia. Il s'embarqua le 10 mai dans cette ancienne capitale pour revenir en Europe, et entra le 2 juillet dans le port de Lisbonne.

---

Koster, voyageur anglais, a visité la partie du Brésil qui s'étend au nord de celle que le prince de Neuwied a parcourue.

Obligé par sa santé à changer de climat, il partit le 2 novembre 1809 de Liverpool pour le Brésil; sa traversée ne fut marquée par aucun

incident particulier. Le 7 décembre on se trouva en vue de terre. La côte était basse, en s'approchant on distingua au nord la colline sur laquelle est située la ville d'Olinda, ensuite la ville de San-Antonio et les bâtimens mouillés sous ses murs, les terres stériles et désertes qui la séparent d'Olinda qui en est à une lieue, et les bois de cocotiers dont les cimes s'élèvent de tous les côtés.

« Rien de tout ce que nous vîmes ce jour-là, dit Koster, n'excita autant notre étonnement que les jangadas voguant dans toutes les directions. Ce sont de simples radeaux, formés de six pièces d'une espèce particulière de bois léger, liées ou chevillées ensemble, d'une grande voile latine, d'une pagaie qui sert de gouvernail, d'une quille que l'on fait passer entre les deux pièces de bois du centre, d'un siège pour le timonier, et d'un long bâton fourchu auquel est suspendu le vase qui contient l'eau et les provisions. L'effet que produisent ces radeaux grossiers est d'autant plus singulier, qu'on n'aperçoit, même à peu de distance, que la voile et les deux hommes qui les dirigent. Ils vont plus près du vent qu'aucune autre espèce d'embarcation. »

La ville de San-Antonio do Recife, communément appelée Pernambuco, quoique ce dernier nom soit, à proprement parler celui de la capitainerie, consiste en trois quartiers principaux,



jointe par deux ponts; un banc de sable long et étroit, s'étend depuis le pied de la colline sur laquelle est située Olinda, vers le sud. L'extrémité méridionale de ce banc s'élargit et forme le site de cette partie de la ville appelée particulièrement *Recife*, parce qu'elle est immédiatement en dedans du récif. Il y a aussi un autre banc de sable d'une étendue considérable, sur lequel a été bâtie la seconde partie appelée San-Antonio, qui communique par le moyen d'un pont avec celle dont je viens de parler; il reste encore Bon-Vista, la troisième partie qui est située sur le continent au sud des deux autres, et qui communique également avec elles par un pont. Le récif s'étend en avant de ces bancs de sable, et reçoit les plus violentes secousses de la mer qui au flux roule par-dessus, et vient frapper avec moins de force les quais et les édifices de la ville. Du côté de la terre, une vaste étendue d'eau ressemblant beaucoup à un lac, se rétrécit vers Olinda, atteint jusqu'aux rues, et facilite ainsi la communication entre les deux villes. La vue des maisons qui donne sur ces eaux est très-étendue et très-belle; les rives opposées sont couvertes d'arbres, de chaumières blanches entremêlées de clairières et de bosquets de cocotiers.

Le premier quartier de la ville est composé de maisons de brique, de trois, quatre et même

cinq étages; la plupart des rues sont étroites; quelques-unes des plus vieilles maisons des petites rues n'ont qu'un étage; un grand nombre n'a que le rez-de-chaussée. Toutes les rues de ce quartier, à l'exception d'une seule, sont pavées.

San-Antonio ou la ville du milieu, est composée entièrement de hautes maisons et de rues larges; et si ses édifices avaient quelque beauté, il y aurait là un certain degré de grandeur. Les boutiques n'ont point de croisées, et ne reçoivent d'autre jour que celui qui vient par la porte. Quelques petites rues sont formées de rues basses et chétives. On trouve à San-Antonio le palais du gouverneur, la trésorerie, la maison-de-ville et la prison, les casernes, plusieurs couvens et des églises; enfin des places publiques; on y voit une apparence de vie et de gaité, c'est le principal quartier de la ville.

La principale rue de Boa-Vista est large et belle, le reste ne consiste qu'en petites maisons, souvent éloignées les unes des autres. Ni les rues de ce quartier, ni celles de San-Antonio ne sont pavées. Une longue chaussée lie aussi San-Antonio avec Assogados au sud-ouest de Boa-Vista.

Le Caparibe, fleuve fameux dans l'histoire de Pernambuco, se jette dans le canal qui est entre San-Antonio et Boa-Vista. Il est navigable toute l'année jusqu'à Apépucos, à une demi-lieue au-



dela de Monteiro. Il déborde dans la saison pluvieuse, et quelquefois avec beaucoup de violence : les terres à travers lesquelles il coule dans cette saison étant très-basses, on y redoute les inondations, parce qu'elles s'étendent souvent fort loin. Les cabanes de chaume placées sur ses rives sont souvent emportées, et tout le voisinage est noyé. On a vu des canots aller d'un village à l'autre en passant par-dessus les terres.

Quelques croisées ont des balcons en fer et des vitres; la plus grande partie en est privée; alors les balcons sont entourés de jalousies. On ne voit d'autres femmes que les négresses esclaves, ce qui donne aux rues un air fort triste. Les femmes portugaises, les brésiliennes et même les mulâtresses des classes moyennes, restent dans leurs maisons pendant la journée; elles entendent la messe dans les églises avant le jour, et ne sortent plus qu'en chaise à porteur ou le soir à pied, lorsqu'il arrive à toute la famille de faire un tour à la promenade.

La ville tire presque toute son eau d'Olinda ou du Caparibe : on la transporte dans des canots faits exprès; elle est ordinairement fort malpropre, parce qu'on n'a pas soin de la nettoyer. Les puits que l'on a creusés dans le sable sur lequel la ville est située, ne donnent qu'une eau saumâtre.

Les trois quartiers de la ville contiennent vingt-cinq mille habitans au moins, et le nombre en augmente rapidement. On bâtit de nouvelles maisons partout où il se trouve des emplacements. De même que dans le reste du Brésil, la population consiste en blancs, mulâtres et noirs libres ou esclaves.

Pernambuco occupe le troisième rang, sous le rapport de l'importance politique, parmi les provinces du Brésil. Ses principales exportations consistent en coton et en sucre : on en expédie aussi des peaux, des cocos, de l'ipécacuana, et quelques autres drogues.

« J'arrivai en été, dit Koster, nombre d'habitans avaient quitté la ville pour aller habiter des maisonnettes à Olinda et sur les bords des rivières, afin d'y respirer un air plus pur, et de goûter le plaisir salubre que procurent les bains dans la saison brûlante. Cependant la chaleur est rarement insupportable. Toute l'année la brise de mer commence à neuf heures du matin et dure jusqu'à midi. Lorsqu'elle cesse de souffler, la brise de terre se lève et continue jusqu'au matin. La demi-heure qui s'écoule dans l'après-midi entre ces deux brises, est la plus désagréable de la journée. Dans la saison des pluies, un moment avant la chute d'une forte ondée, les nuages sont noirs, bas et épais; la brise reste



ordinairement suspendue pendant quelque temps : il règne alors une espèce de calme , signe certain d'un orage , et la chaleur est suffocante.

Les maisonnettes où les négocians vont passer l'été sont très-propres ; elles ne consistent qu'en un rez-de-chaussée , sont entourées de jardins plantés d'orangers , de citronniers , de grenadiers et d'autres arbres à fruit ; la plupart sont protégées par des palissades , quelques-unes par des murs.

Vers le commencement du carême , les villages sont presque entièrement abandonnés par les blancs qui retournent à la ville pour assister aux processions. Les pluies commencent assez ordinairement vers la fin de mars.

« Autrefois , observe Koster , il y avait au moins un moine par famille ; maintenant ce n'est plus l'usage. Les enfans sont élevés pour le commerce , pour l'état militaire ou pour toute autre profession de préférence à la vie monastique qui perd rapidement de sa considération. Aucun des couvens n'est rempli ; quelques-uns même sont abandonnés. Un Portugais me disait un jour qu'en France et dans d'autres pays les philosophes avaient long-temps écrit et parlé avec force contre ce genre de vie , et qu'à la fin ils avaient vu leurs efforts couronnés du succès : « mais , ajouta-t-il , telle est la conduite des moines à Pernambuco ,

qu'il n'est besoin ni d'écrits ni de paroles pour les mettre en discrédit. »

Koster avait le désir de visiter l'intérieur du pays ; il se munit d'un passe-port du gouverneur , et profitant du départ d'un Brésilien , il se mit en route avec lui le 19 octobre 1810.

Les deux voyageurs avaient avec eux un domestique anglais et un nègre qui servait de guide ; un petit mulâtre était monté sur un cheval chargé du bagage. Ainsi accompagnés et bien armés , ils traversèrent la belle vallée de Meruéra , remplie de champs cultivés et d'enclos où paissent les bestiaux. Iguaraçu , ville située sur le bord d'une baie de deux lieues de profondeur , est entourée de forêts touffues , et baignée par une petite rivière. Elle a été beaucoup plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui. On n'y compte plus que huit cents habitans ; ses rues sont pavées , l'herbe y croît en plusieurs endroits : elle est pourtant le rendez-vous des planteurs à plusieurs lieues de distance qui viennent y embarquer leur récolte de sucre , et y acheter les objets dont ils ont besoin.

Au-delà d'Iguaraçu , la route parcourt un pays bas et sablonneux ; ensuite il devient ondulé ; on voyage dans une contrée délicieuse parsemée de champs de cannes à sucre , de maisonnettes et de hameaux , et arrosée de plusieurs ruisseaux.